

JEAN – LUC CORREARD



ROMAN

# ODYSSEE EN EAUX TROUBLES

EDITIONS VENTRE EN LIBERTE

ISBN 978-2-8533868-4-4



9 782953 386844

## **Fernetti, frontière Italo-Slovène fin août 1987,**

Les cinq puissantes berlines et la camionnette bâchée stationnaient depuis une dizaine de minutes sur un dégagement situé à quelques encablures du poste frontière, lorsque deux appels de phares attirèrent l'attention d'un des guetteurs. Le chauffeur du véhicule de tête quitta sa place, enfila un blouson de cuir de manière à dissimuler l'arme qu'il portait sous l'aisselle gauche et se dirigea vers une grosse Mercedes aux vitres teintées. Il donna deux coups discrets sur la vitre, salua respectueusement le passager arrière, un personnage d'une soixantaine d'années élégamment vêtu avant de lui adresser la parole.

- Le convoi approche Don Schiavino, voulez-vous que nous prenions position ?

- Pas encore Emilio répondit le sexagénaire en regardant sa montre. Ils sont juste à l'heure, des gens sérieux au premier abord. Va jusqu'au poste avec les enveloppes et vois si tout se déroule comme prévu ensuite, tiens-moi informé par le radiotéléphone.

Le camorriste acquiesça, fit demi-tour avant de regagner la voiture où l'attendaient trois de ses collègues lourdement armés. Il était minuit trente, la relève des factionnaires était effectuée depuis une demi-heure et selon un accord préalablement négocié, les gardes-frontières tant à l'est qu'à l'ouest demeureraient dans leur cahute respective en attendant que la transaction soit terminée. Emilio démarra, alluma ses feux de croisement et se dirigea à faible vitesse en direction d'un des passages dont les barrières avaient été sciemment relevées. Il s'arrêta quelques secondes, vérifia l'absence de douaniers et de carabiniers dans les environs puis poursuivit son chemin en

direction du no man's land où le rendez-vous avait été fixé. Dans le même temps, à l'opposé du rideau de fer, un BTR 80, un transport de troupes blindé reprenait sa progression pour franchir à son tour la frontière afin de venir à sa rencontre. L'engin s'arrêta à une dizaine de mètres devant les éclaireurs italiens et tandis que trois militaires en descendaient, un quatrième prenait position dans la tourelle et armait une grosse mitrailleuse. Malgré la douceur de cette nuit d'été, Emilio sentit des gouttelettes de sueur perler sur ses tempes et le long de son dos. Depuis un an déjà, il était devenu le bras droit de Don Schiavino et pour en arriver là, il avait dû de nombreuses fois utiliser la menace, la torture voire faire parler la poudre pour ramener dans le droit chemin des commerçants récalcitrants ou encore pour éliminer avec une cruauté exemplaire, quelques irrévérencieux qui pensaient pouvoir bousculer l'ordre établi de longue date par les parrains de la Camorra. Cependant cette nuit-là, les hommes qui se dirigeaient vers lui n'avaient rien de commun avec les portes-flingues ou les spadassins à la petite semaine qui pullulaient dans les rues de Naples et plus généralement, dans l'ensemble de la Campanie. Ils appartenaient aux forces spéciales de l'armée soviétique, plus précisément au groupe Vympel, un corps d'élite qui s'était illustré à maintes reprises dans des opérations de commando, notamment en Afghanistan. De plus, chacun d'entre eux avait combattu sur divers fronts à travers le monde, ce qui en faisait des tueurs parfaitement entraînés et donc des adversaires redoutables.

Faisant fi du cimetière qu'il portait sur la conscience, Emilio pria silencieusement la Madone afin que l'échange se déroulât sans anicroche. Le plus âgé des trois hommes, apparemment un colonel de cette unité de Spetsnaz,

s'approcha de lui avant de lui tendre la main tout en affichant un sourire carnassier.

- Salut l'ami, lança-t-il dans un anglais parfait, avez-vous la marchandise ?

- Exactement ce qui était convenu plus un petit supplément, un cadeau de bienvenue de la part de la famille.

- Parfait ! C'est un véritable plaisir de traiter avec vous. Deux de vos hommes vont déposer leurs armes et accompagner le lieutenant pour vérifier le contenu du convoi. Parallèlement, nous nous rendrons jusqu'à vos véhicules où je contrôlerai moi-même la qualité de vos produits.

Emilio se retourna vers ses complices et distribua quelques ordres brefs. Aussitôt, deux de ses adjoints quittèrent la berline, déposèrent leurs armes et prirent à pied la direction de l'est tandis que l'officier soviétique et un capitaine s'installaient sur les sièges laissés vacants. La berline fit aussitôt demi-tour, repassa le poste frontière et se dirigea vers le groupe de camorristes dont les hommes de main avaient pris position en arc de cercle. Le colonel Masdaïev, nullement impressionné par ce déploiement de force, quitta le siège passager, salua d'une brève inclinaison de la tête Don Schiavino toujours assis dans sa puissante Mercedes, avant de gagner la camionnette et se hisser à son bord. Sur le plancher arrière se trouvaient cinq grosses valises en cuir rigide déposées à même le sol. Masdaïev les ouvrit, sortit de l'une des poches de sa tenue de combat une éprouvette, puis plongea la main au fond du second bagage pour en extraire un paquet parfaitement étanche. Il dégagea sa dague de son fourreau, introduisit ensuite la pointe de l'arme dans le sachet afin d'en sortir délicatement un peu de poudre blanche qu'il introduisit délicatement dans le tube

de verre. Il secoua vivement le tout puis, voyant la couleur que prenait progressivement le mélange, poussa un sifflement admiratif.

- Du premier choix !

- De la colombienne raffinée en Italie, par nos propres chimistes. Si vous la dosez correctement avec de bons produits de coupage que nous sommes évidemment en mesure de vous fournir, vous ne serez pas déçu.

- Je vous remercie, mais nous avons déjà le nécessaire. Cela dit c'est parfait, je n'en attendais pas moins de vous. Et pour le reste ?

- Comme convenu, un million en deutsche marks et un en dollars US légèrement usagés. Par précaution, nous avons fait en sorte que les numéros ne se suivent pas.

- En résumé, du vrai travail de pro. A propos, vous m'aviez parlé d'un petit supplément.

- Nous aurons besoin de tous nos hommes pour ramener les camions jusqu'à Naples. Don Schiavino tient beaucoup à sa Mercedes, mais nous vous offrons nos quatre autres voitures. Vous voyagerez de manière plus confortable et vous pourrez toujours les revendre à quelques-uns de vos apparatchiks une fois rentrés en Ukraine. Lorsque nous aurons conclu cette transaction, nous remplacerons les plaques minéralogiques italiennes par celles d'un corps diplomatique bidon, ainsi vous aurez moins de risques de vous faire intercepter durant le trajet.

- Sage précaution mais un peu superflue camarade, rétorqua l'officier en souriant. En général, dans notre grand empire socialiste, peu de gens s'aviseraient à arrêter et à demander des comptes à une unité de Spetsnaz en manœuvre.

- Deux précautions valent mieux qu'une, colonel, cela dit, j'aimerais que vous me parliez un peu des armes.

- Vos adjoints vont rapidement s'apercevoir que nous sommes des fournisseurs sérieux et fiables. Les produits que vous nous avez commandés sortent tout droit des entrepôts de l'armée soviétique. Ils sont encore dans leur emballage d'origine et devaient composer le plus gros d'un convoi destiné à nos troupes en Afghanistan. Officiellement ce dernier a été attaqué et détruit par un groupe de moudjahidines. Tout y est, fusils d'assaut, mitraillettes, fusils mitrailleurs, lance-roquettes, missiles sol-sol et sol-air ainsi que les lots de munitions ad-hoc. J'ajoute qu'en cas de problème, nous assurons à nos frais le remplacement du matériel défectueux, cependant, rassurez-vous, ces armes sont de conception rustique mais ont à maintes reprises fait leurs preuves sur différents théâtres d'opérations et un éventuel dysfonctionnement est chose rare.

- J'en suis informé et c'est la raison pour laquelle notre client a choisi ce type d'équipement. Je pense colonel, que nous sommes désormais partis pour une longue et fructueuse collaboration. Mes gars doivent maintenant avoir achevé le contrôle de votre stock, je suggère donc de retourner à la frontière et procéder à l'échange car mieux vaut ne pas s'éterniser dans le secteur.

Les deux hommes quittèrent la camionnette, mais avant de remonter dans le véhicule, Masdaïev fit une courte halte auprès de la Mercedes du parrain. Les deux hommes partagèrent un verre de Grappa, échangèrent quelques propos courtois et quelques minutes plus tard, la berline franchissait de nouveau la barrière. Aux sourires affichés par ses deux émissaires, Emilio comprit que la transaction pouvait s'effectuer. Des consignes furent données et les plaques des véhicules furent aussitôt remplacées. Les camorristes ouvrirent ensuite les coffres, en sortirent

plusieurs toiles soigneusement pliées et les bâches des camions soviétiques furent remplacées en un temps record par celles frappées du logo de la croix rouge. Comme convenu par avance, les enveloppes furent distribuées aux gardes frontaliers et moins d'un quart d'heure plus tard, après s'être chaleureusement salué, chacun reprenait satisfait la route de son domicile.

Ce premier contact entre les nouveaux partenaires s'était parfaitement déroulé. Tout le monde avait joué la carte de la franchise et les membres de son équipe semblaient satisfaits, toutefois Don Schiavino était un peu inquiet. Non parce qu'il appréhendait un coup tordu émanant des autorités italiennes, il avait trop de relations haut placées dans la sphère politique pour craindre ce type d'aléas. Depuis longtemps en effet, la Camorra, a contrario des autres organisations crapuleuses, avait eu l'intelligence d'infiltrer dans les rouages de la direction du pays des hommes entièrement dévoués à sa cause. De cette manière, nul n'était besoin de s'acheter à prix d'or la collaboration de cadres administratifs ou de s'accoquiner avec quelques élus véreux, susceptibles de se mettre à table dès la première alerte. Ce qu'il redoutait surtout cette nuit-là, était une dénonciation de la part d'un concurrent, à un de ces incorruptibles et incontrôlables juges anti-mafia ou pire encore à une famille ennemie susceptible de les intercepter. De plus, Don Schiavino abhorrait depuis son enfance l'idée de s'éloigner de Secondigliano, un quartier de Naples où il avait vu le jour durant l'entre-deux-guerres et où il se sentait parfaitement en sécurité. Issu d'une famille indigente, profondément dévote et fils aîné d'une fratrie de quatre garçons, il avait dans un premier temps assisté son père dans le dur métier de maçon avant de tout laisser

tomber pour rejoindre le camp des « affiliés ». Comme tout débutant, il avait commencé sa carrière de malfrat par de petits boulots pour le compte d'un parrain local, mais bien vite, son sens de l'organisation, ses idées innovantes et sa fidélité apparente lui avaient permis de gravir les échelons du système. Après l'assassinat de son mentor et la guerre victorieuse qui avait suivi, il avait reconduit son serment de fidélité à l'héritier du trône, un abruti sans aucun scrupule et sans cervelle qui avait mis par deux fois la famille en danger. Pour éviter l'éclatement de la structure, Don Schiavino avait alors planifié son élimination dans le plus grand secret et profité de cette vacance du pouvoir pour se faire adouber. Ainsi, depuis quatre ans, il gouvernait sans partage et s'adaptait aux évolutions du marché pour maintenir son clan au sommet du pouvoir, au sein des familles régnant sur l'ensemble de la Campanie.

Depuis son élévation au statut de parrain, l'écroulement inexorable du bloc de l'est et les opportunités de profits aussi énormes qu'illicites engendrées par la déliquescence de l'état totalitaire aiguisaient la convoitise d'affairistes cyniques et prêts à toutes les traîtrises pour se tailler la part du lion sur ce nouveau marché. Au milieu des années 80 en effet, bien que la guerre froide soit toujours de mise, certains fonctionnaires de l'Empire rouge, désabusés, délaissés et souvent mal payés avaient décidé de profiter de l'étiollement du système policier pour se lancer dans les affaires. De la sorte, de gigantesques stocks d'armes destinés à équiper en principe les troupes régulières, les guérilleros communistes du monde entier ou encore les pays considérés par Moscou comme amis, étaient détournés de leur destination finale pour être revendus aux diverses maffias qui à leur tour, les rétrocédaient contre des



liquidités à blanchir, de la drogue ou encore des prises de parts factices dans des affaires estampillées comme légales.

Exception faite de la clientèle d'habitues, constituée entre autre par les cellules extrémistes de droite ou de gauche, les noyaux séparatistes, les gangsters de moyenne ou de haute volée ou encore les groupes d'obédiences politico-religieuses radicales, il arrivait que des Etats démocratiques fassent appel par le biais d'intermédiaires aux services de Don Schiavino ou à ceux de ses coreligionnaires. En effet, dans les nations occidentales notamment, gangrenées depuis les années soixante par les vociférations puritaines des moralistes de tout poil et habituées à se battre la coulpe en confessant au monde leurs errements racistes, xénophobes, colonialistes passés, présents et à venir, il était nécessaire d'utiliser parfois et dans le plus grand secret ces circuits illégaux pour protéger des intérêts définis dans les hautes sphères du pouvoir comme vitaux. Dans ce cas évidemment, l'importance financière des marchés traités était sans commune mesure avec les affaires courantes et c'est la raison pour laquelle le parrain avait pris le risque de se déplacer cette nuit-là pour superviser ce premier échange à la frontière de la Slovénie. Les appréhensions de Don Schiavino furent cependant vite dissipées. Quelques heures plus tard, le convoi franchissait sans encombre les limites de la Campanie, où il savait qu'il ne serait plus inquiété.

## Paris, rue de Turenne début septembre 1987,

La nuit commençait à tomber sur la capitale lorsque le taxi s'arrêta devant une agence immobilière aux luminaires criards. Le colonel Ravier paya sa course, laissa un pourboire conséquent au chauffeur, avant de quitter le véhicule et de commencer à arpenter lentement le trottoir. Il s'arrêta une première fois pour renouer un lacet, entra ensuite dans la seule échoppe encore ouverte, une espèce de fourre-tout ouvert sept jours sur sept jusque tard dans la nuit. Tel un quidam hésitant, il parcourut plusieurs fois les rayons avant d'acheter une babiole tout en observant les environs. Après s'être assuré de ne pas avoir été suivi, il quitta la boutique, rebroussa chemin à pas lents et remonta la rue pour se diriger vers un luxueux immeuble de style haussmannien. Lorsqu'il eut repéré la bonne entrée, il composa un numéro sur le digicode puis attendit durant quelques secondes le bourdonnement strident de la gâche électrique. Il poussa la porte vitrée, pénétra dans le couloir au sol un peu défraîchi, s'effaça courtoisement devant une vieille dame qui sortait son pinscher, puis se dirigea vers le minuscule ascenseur récemment mis en place à prix d'or pour le confort des copropriétaires. Parvenu au troisième étage, il s'engagea sur le palier, parcourut d'un œil rapide les plaques gravées jusqu'à repérer l'appartement numéroté 34. Comme il s'y attendait et a contrario des autres résidents de l'immeuble, aucun nom ne figurait sur la porte ou sur la sonnette. L'habitation était un de ces lieux anonymes, propriété de la République, où l'élite politique pouvait recevoir dans la plus grande discrétion des responsables étrangers à la personnalité controversée, des leaders syndicalistes ou de l'opposition en vue de tractations confidentielles. Ravier donna deux coups discrets sur le

battant suivis quelques secondes plus tard d'un troisième. Sans attendre d'y avoir été invité, il entrouvrit la porte, se glissa dans l'entrée faiblement éclairée avant de se diriger vers la pièce principale où un individu de belle prestance l'attendait. L'homme s'extirpa de son fauteuil, regarda négligemment sa montre avant d'accueillir son invité d'un sourire approbateur.

- Mes compliments Fernand ! Un vrai militaire de caserne, toujours aussi ponctuel qu'un TGV lorsque les agents ne sont pas en grève, évidemment.

- C'est la moindre des courtoisies monsieur. N'affirme-t-on pas que l'exactitude est la politesse des rois ?

- Un adage bien désuet cher ami, le respect et la courtoisie n'existent plus de nos jours. Je vous en prie servez-vous un verre et asseyez-vous.

- Merci monsieur répondit l'officier en se dirigeant vers une table bar sur laquelle trônaient alcools raffinés et services de verres en cristal.

- Je vous sais gré d'avoir répondu aussi promptement à mon invitation reprit le hiérarque, car il me semblait urgent que nous ayons une conversation discrète qui, comme à l'accoutumée, devra demeurer sous le boisseau. Alors mon cher Fernand, où en est notre livraison ?

- Pour l'instant tout se déroule au mieux. Le matériel a été livré conformément à la commande. Le navire a quitté Naples avec la première partie du chargement et devrait atteindre Pointe-Noire dans les délais impartis.

- Je vois commenta son interlocuteur d'un ton visiblement embarrassé. Mais dites-moi colonel, en cas d'impondérable, serait-il encore possible de différer, voire tout simplement d'annuler cette opération ?

- Vous plaisantez monsieur rétorqua Ravier abasourdi. L'acompte a été versé selon les modalités négociées, notre

intermédiaire a fait le nécessaire pour satisfaire à nos exigences et tel que je le connais, il n'est pas le genre d'homme à renoncer si près du but.

- Je vous crois sur parole mon cher. L'ennui voyez-vous est que depuis l'élaboration de ce projet, la situation politique mondiale a considérablement évolué et la France a pris des engagements solennels auxquels elle ne saurait déroger.

- Je ne vous comprends pas monsieur ! Il y a six mois, vous m'avez convoqué pour mettre sur pied cette opération. J'ai remué ciel et terre pour préserver ce que vous qualifiez alors d'intérêts supérieurs de l'Etat. J'ai actionné nos relations au sein des circuits les plus occultes et voilà qu'aujourd'hui, vous me demandez de faire machine arrière. Pourquoi ?

- Je viens de vous le dire Fernand. Actuellement, l'URSS est aux abois et des tractations secrètes sont en cours entre des émissaires du bloc soviétique et ceux des principaux gouvernements du monde occidental. Afin de ne pas compromettre cette opportunité de détente, chaque camp a décidé de se cantonner dans un statu quo, notamment en ce qui concerne les affrontements téléguidés par les deux puissances un peu partout sur la planète. Il serait par conséquent malvenu que notre pays soit pris la main dans le sac, en train de violer des accords fraîchement signés. Est-ce que vous me comprenez ?

- Pas vraiment ! Je ne vois pas en quoi la livraison de quelques armes à un pays ami de la France peu interférer avec des négociations entre grands de ce monde.

- Les données sont en fait assez simples, du moins en ce qui concerne le conflit qui se déroule actuellement en Angola. Comme vous le savez sans doute, depuis le départ des portugais et la proclamation de l'indépendance, deux factions rivales se disputent les immenses ressources

minières et pétrolifères de ce petit Etat. A l'est, le FNLA et l'UNITA soutenus militairement par l'Afrique du sud et le Zaïre, donc par les Etats-Unis, contrôlent les mines de diamants. De l'autre côté, le gouvernement en place, démocratiquement élu mais issu du MPLA, un mouvement d'obédience marxiste appuyé par les cubains autrement dit par l'URSS contrôle les gisements de pétrole de la côte ouest. D'un point de vue strictement militaire, les rouges semblent prendre progressivement l'ascendant sur leurs adversaires, cependant la déliquescence économique de leurs puissants soutiens laisse présager à moyen terme la raréfaction voire l'arrêt complet de leur aide. C'est la raison pour laquelle Moscou et la Havane seraient prêts à accepter un retrait gradué de leurs troupes, à condition que les sud-africains et les zaïrois en fassent de même et qu'au final, tout le monde puisse se partager à parts équitables le somptueux gâteau. Pour faire montre de leur bonne foi, les cubains ont accompli un premier geste en acceptant de couper leur soutien financier et militaire aux groupuscules révolutionnaires qui menaçaient la frontière sud du Congo à partir de la province du Cabinda et donc, de laisser sur son trône notre fidèle ami de Brazzaville. Il serait par conséquent malvenu que de notre côté, nous soyons pris en train de livrer des armes en catimini à l'armée régulière de ce pays. Saisissez-vous les données du problème maintenant ?

- Elles me semblent assez claires, mais que voulez-vous que j'y fasse ?

- Cela me paraît pourtant évident colonel ! Il vous faut contacter au plus tôt votre prestataire et faire en sorte d'annuler cette livraison.

- J'aimerais beaucoup vous faire ce plaisir, mais ce n'est pas si simple. A l'heure actuelle, j'ignore où se trouve

exactement le navire, quel est le nombre des intervenants indirects et surtout quelles sont les modalités financières négociées avec ces derniers. De plus, je vous rappelle que c'est nous qui sommes allés chercher monsieur de la Hoya pour mener à bien cette opération et tel que je connais le personnage, il n'est pas du style à se laisser planter sans réagir avec cent millions de dollars d'armes sur les bras.

- Je suis d'accord avec vous Fernand, mais vous êtes le boss du service action de la DGSE, c'est votre boulot de trouver des solutions pour résoudre ce genre de situation.

- Facile à dire ! Selon nos prévisions, il ne doit rester qu'une poignée de jours pour intercepter le transporteur avant qu'il n'atteigne sa destination et à la DGSE, nous n'avons pas les moyens logistiques pour agir aussi vite et en pleine mer.

- Puisque vous êtes l'homme de l'art, que suggérez-vous mon cher ?

- De prime abord je ne vois qu'une solution, détruire le navire avant qu'il n'arrive au large du Congo. Sans doute devrions-nous solliciter l'appui des militaires et le faire torpiller par un sous-marin ou tout simplement le couler en le bombardant à partir d'un chasseur de l'aéronavale par exemple. Comme c'est l'usage, nous expliquerions par la suite qu'aucun de nos sous-marins ne se trouvait dans cette zone lors de l'incident ou encore qu'aucun de nos pilotes de chasse n'aurait pu décoller car les catapultes de notre porte-avions étaient en phase d'essais. Pour finir, nous affirmerions à la presse qu'une enquête sera diligentée dans les plus brefs délais et ainsi, une fois les trépidations médiatiques calmées, l'affaire pourrait être enterrée.

- Trop risqué mon cher ! La Méditerranée et l'Atlantique regorgent de navires de diverses nationalités sans compter les satellites militaires et autres engins de surveillance. Il nous faut trouver un moyen plus efficace et surtout

beaucoup plus discret. De plus, il est absolument hors de question qu'une éventuelle intervention militaire fasse des victimes. Nous avons suffisamment donné dans le ridicule à Auckland, nous n'allons pas remettre cela à quelques mois des élections. Dites-moi Fernand, vous qui êtes un professionnel de la mystification, ne pourrait-on pas envisager un acte de piraterie bidon perpétré au large de la Mauritanie par exemple ? Nous manipulerions quelques médias de manière à ce qu'ils mettent cela sur le dos du front Polisario, nous récupérerions les armes et quelques jours plus tard, nous libérerions l'équipage contre une supposée rançon.

- Pourquoi pas ! L'ennui, est qu'une interception en pleine mer dans un délai aussi bref nécessite des moyens logistiques dont la DGSE ne dispose pas. Toutefois, si c'est si urgent et si important que vous l'affirmez, ne serait-il pas plus judicieux de refiler le bébé à la marine ? Je crois savoir qu'un groupe aéronaval se trouve actuellement dans la zone des îles du Cap-Vert et leurs commandos sont tout à fait capables de traiter ce type de problème.

- En effet, pourquoi pas ! Je vais appeler Conti immédiatement pour lui expliquer le problème afin qu'il nous fasse part de son opinion et le cas échéant, nous donne son feu vert. Cela dit, j'aimerais néanmoins que vous restiez le maître d'œuvre dans cette affaire, car moins il y aura d'intermédiaires, plus nous aurons de chance de garder la chose secrète.

L'éminent personnage invita Ravier à se resservir un verre avant de décrocher son téléphone pour convoquer en urgence le chef d'État-Major de la marine. Une fois l'échange terminé, ils profitèrent du délai imparti pour échafauder un scénario suffisamment crédible afin de

convaincre l'officier général de la nécessité d'agir au plus vite, puis en attendant son arrivée, ils tuèrent le temps en échangeant quelques propos futiles.

Les militaires ont par nature horreur des explications amphigouriques, travers récurrent des marchands de salades toutes tendances politiques confondues. Pour rallier l'amiral à leur cause, ils lui firent donc un compte-rendu aussi succinct que mensonger de l'impasse diplomatique. Selon la version élaborée de concert, un groupuscule de révolutionnaires marxistes congolais, réfugié dans la province angolaise du Cabinda attendait une livraison d'armes avant de passer à l'offensive dans le but de renverser le gouvernement en place à Brazzaville. Après une réunion au sommet, le premier ministre, avec l'aval du président, avait donné l'ordre d'intercepter le transporteur, de s'emparer de l'armement et de capturer l'équipage avant d'envoyer le navire par le fond. Selon l'évolution de la situation politique, les prisonniers seraient soit gardés au secret, soit livrés aux autorités congolaises pour suite à donner. Charge à la marine de prendre les dispositions nécessaires pour mener à bien la mission. Les agents de Ravier ayant infiltré le groupe rebelle, c'est ce dernier qui assurerait la coordination entre les services de la DGSE et ceux de la Royale, en collaboration étroite avec l'amiral commandant l'escadre de Toulon. Conti, tout d'abord un peu réticent face à l'absence d'ordre écrit, s'informa sur quelques détails pratiques, puis invita le chef barbouze à passer dans les bureaux de l'État-Major aux aurores pour recevoir sa lettre de marque. Avant de partir, il insista sur la nécessité d'être tenu informé heure par heure de l'évolution de l'affaire, termina son verre de whisky et se leva pour regagner son domicile. Ravier étant venu en taxi, l'amiral



lui proposa aimablement de profiter du voyage pour le ramener chez lui. Une offre que bien évidemment le colonel accepta. Les deux hommes saluèrent courtoisement le responsable politique et sans ajouter un mot, prirent la direction de la sortie. Durant le trajet de retour, ils eurent une longue conversation sur la suite à donner à cet embarrassant projet et trois quarts d'heure plus tard, Conti déposait Ravier au pied de son immeuble, avant de rebrousser chemin pour regagner le centre de Paris. Par mesure de sécurité et de discrétion, l'amiral avait choisi de venir à ce rendez-vous nocturne en civil et en empruntant la voiture de sa fille. Profitant de cet anonymat, il fit un détour par la gare Montparnasse, entra dans une cabine téléphonique et passa un long coup de fil avant de poursuivre sa route en direction de son domicile.

### **Libreville au Gabon, le 18 juin 1988.**

Emile Fedacci passa un dernier coup de chiffon sur ses chaussures d'un blanc immaculé, referma l'un des boutons de sa chemise de manière à dissimuler au mieux sa poitrine grisonnante, avant de se rendre dans la salle de bain de sa somptueuse demeure. Là, il ajusta sa coiffure, se pulvérisa un peu de parfum sur le cou, puis observa un long moment son visage dans la glace. En cette magnifique soirée de fin de printemps, au cours de laquelle il s'apprêtait à fêter en compagnie de quelques proches ses soixante-dix ans, Emile jugea qu'il affichait encore une fort belle allure. Il gratifia son reflet d'un sourire, puis tel qu'on le fait parfois avec un ami ou un confident, il lui parla quelques instants.

- Que de chemin parcouru murmura-t-il à l'homme du miroir tout en se remémorant son tumultueux passé.

Son existence apparemment toute tracée avait basculé en 1932. Comme la plupart des adolescents indigents de son époque, il avait été contraint de quitter son école du XVIII<sup>e</sup> arrondissement à quatorze ans et avait entamé dans la boutique d'un maître serrurier une longue période d'apprentissage. Pour tenter d'échapper à la misère endémique qui rongait la France de l'entre-deux guerres, il avait à plusieurs reprises fait un peu de marché noir et participé à des combats de boxe organisés par des bookmakers véreux au fond de salles obscures. Toutefois, les maigres dividendes reversés au compte-goutte par son entraîneur lui permettaient à peine de survivre. Le milieu des années trente était dur pour le monde ouvrier et les salaires étaient souvent misérables. Aussi, pour arrondir ses fins de mois, avait-il décidé de mettre à profit son savoir et forcer l'entrée de quelques magasins afin d'y commettre de minables larcins.

Une nuit de 1937, alors qu'il ressortait d'une boucherie la besace chargée de quelques cochonnailles et d'un peu d'argent, il était tombé nez à nez avec une patrouille de police qui aussitôt l'avait interpellé. Comme bien souvent à l'époque, son procès avait été expéditif et les magistrats, jugeant que sa réinsertion sociale serait plus probable après un long séjour au grand air plutôt qu'enfermé dans une cage, l'avaient condamné à passer un an au premier bataillon d'infanterie légère d'Afrique, une des unités disciplinaires des célèbres, le « Bat d'Af ».

Ainsi, en juillet de cette même année, le jeune homme avait quitté la capitale chaînes aux poignets, pour rejoindre le port de Marseille où, en compagnie d'une dizaine de parias, il avait embarqué sur un navire en partance pour la Tunisie. Emile n'imaginait pas à ce moment-là l'expérience qu'il allait vivre. A Tataouine, cette petite bourgade perdue dans le sud-est du désert tunisien, il allait découvrir tout ce que la nature humaine peut renfermer de glauque, de sordide, de cruel et parfois d'héroïque. Au sein de cet environnement exclusivement masculin, considéré par l'opinion publique comme le rebut et la lie de notre société, n'existait qu'une seule règle de survie, celle du dominant et du dominé. Dès son arrivée dans ce bagne militaire, lors d'une de ces nuits durant lesquelles la loi des caïds reprenait le pas sur celle de l'armée, Emile avait dû, selon le rituel établi, choisir entre le couteau et le verre. Ne souhaitant pas servir de femelle de substitution à l'une des brutes qui le convoitaient, il avait opté pour le couteau et affronté dans un duel sanglant celui qui prétendait en faire un objet dédié à son plaisir. Durant le combat, son adversaire avait été copieusement rossé et Emile, refusant de dénoncer les meneurs aux autorités du camp, avait passé le reste de la journée au tombeau. (Un châtiment consistant à enterrer dans le sable, la tête en plein soleil, un individu coupable de faute NDA). Pendant plusieurs jours, les douleurs occasionnées par le choc thermique et les brûlures avaient été terribles, mais paradoxalement, son courage et son sens de la solidarité entre voyous lui avaient attiré la considération et le respect de ses congénères. Dès lors, le reste de sa pénitence dans cet endroit oublié des hommes s'était déroulé sans trop d'anicroches et peu avant sa libération, le commandant du camp l'avait même autorisé à organiser des combats de boxe. Au cours de son passage

dans cet enfer, Emile avait été frappé par le comportement paradoxal de ses compagnons d'infortune. En effet, lors des rares périodes durant lesquelles le bataillon stationnait dans ses quartiers, les rapports entre les individus étaient souvent empreints d'une violence bestiale que les officiers parvenaient à juguler au prix d'une répression féroce. En revanche, lorsque la troupe affrontait en plein désert les tribus rebelles, les hommes faisaient preuve d'une bravoure et d'une abnégation qui forçaient l'admiration et concouraient à sa réputation de corps d'élite jusque sur le continent. Comme beaucoup de ses comparses, Emile avait participé à de nombreux combats et découvert la peur, la mort et la souffrance. Aussi, après plusieurs mois passés en géhenne, il était parvenu à tisser au fil du temps, avec une poignée d'entre eux, des liens d'amitié indéfectibles.

Quelques jours avant de recouvrer sa liberté, son adjudant de compagnie, un ancien truand qui avait choisi de faire carrière dans cette unité particulière de l'armée de terre, l'avait convoqué dans son bureau. Il lui avait remis un morceau de papier sur lequel était griffonné un nom ainsi que l'adresse d'un point de chute à Paris. De retour dans la capitale à la mi-septembre 1938, le jeune homme, transi de froid, avait arpenté les bars de Pigalle à la recherche d'un souteneur dénommé Jo Attia. L'individu, un ancien des « bat d'af » l'avait immédiatement pris sous son aile et présenté à la fine fleur locale avec qui le nouveau venu, avait rapidement perfectionné ses talents de malfrat. Les affaires étaient florissantes et l'avenir semblait serein lorsque la seconde guerre éclata, faisant exploser du même coup la cohésion de la bande. Après la débâcle de 40 et le début de l'occupation allemande, Bony, un flic pourri, Lafond un caïd, et quelques membres du groupe dont

Boucheseiche, Damos et Loutrel dit Pierrot le fou, avaient décidé d'effectuer de basses besognes pour le compte de la gestapo nazi tandis qu'Attia, vendu par son ami Lafond était déporté en Allemagne. De son côté, Emile, qui refusait les avantages de la collaboration mais était conscient de son éventuelle élimination avait préféré fuir Paris pour rejoindre la résistance.

Au cours des quatre années qui avaient suivi, il avait mis à profit ses connaissances de la guérilla pour organiser un réseau dans le centre de la France et se créer une solide réputation de soldat. C'est la raison pour laquelle, dès le début de 1944, Loutrel, Damos et Boucheseiche, pressentant la fin imminente du régime de Vichy l'avaient rejoint dans le maquis. Bien leur en avait pris car dès la fin du conflit, Bony et Lafond avaient été capturés par les troupes de libération et conduits devant une cour spéciale qui avait ordonné leur exécution. Emile quant à lui, devenu entre-temps un héros de la Nation, avait alors témoigné en faveur des autres membres de la bande et obtenu leur absolution. Ces derniers, une fois blanchis par la justice, avaient alors reformé une équipe et enterré leurs rancœurs en signant une paix des braves. Peu de temps après, ils s'étaient de nouveau installés à Pigalle pour reprendre en main les affaires en souffrances et mettre sur pied par la même occasion, le fameux gang des tractions avant. Toutefois, durant l'occupation, Boucheseiche avait profité des rafles et des pillages pour accumuler un joli pactole qu'il avait jugé plus prudent d'investir au Maroc. Pour remercier Emile de son faux témoignage, il lui avait offert de s'associer dans la plus grande confidentialité et de partir s'occuper de la gestion de plusieurs affaires douteuses à Casablanca.

Ainsi, dès la fin des années quarante, l'ancien apprenti serrurier contrôlait deux des clandés les plus réputés de la ville et comptait parmi sa clientèle le gratin de l'armée et des notables de la cité. Jusqu'en 1953, sa vie s'était déroulée comme un long fleuve tranquille mais à compter de cette date, un groupe de nationalistes marocains partisan de l'indépendance du pays, commença à faire trop de bruit.

Une nuit, alors que les filles étaient couchées et qu'Emile s'appêtait à fermer son hôtel de passe, Boucheseiche avait débarqué en catimini. Il lui avait expliqué que des gens très influents étaient prêts à fermer les yeux, voire à couvrir leurs activités délictueuses, à condition que les deux hommes leurs rendent quelques menus services. Emile avait donné son aval, battu le rappel et bien vite, une poignée de truands locaux, encadrés par quelques anciens compagnons des bataillons d'Afrique, s'étaient regroupés sous la bannière d'une entité secrète, la main rouge. Au cours des trois années qui avaient suivi, la lutte avait été farouche et malgré leur dévouement admirable et un parcours jonché de cadavres, l'ennemi indépendantiste avait fini par triompher. Contrairement à ses craintes, Emile n'avait pas été expulsé du pays et contre toute attente, il était même parvenu à s'assurer le soutien et la protection des nouvelles autorités.

Cette période de quiétude n'allait cependant pas durer. Dès le milieu de 1958, les hommes de l'ombre avaient ressurgi afin de solliciter son soutien logistique pour des interventions musclées dans toute l'Algérie. A cette époque, l'homme du 18 juin venait d'être rappelé au poste de président du conseil par René Coty et bien qu'il prônât la

paix des braves, tout en lançant un vibrant « Je vous ai compris » à des pieds-noirs en extase, il lui fallait une force occulte capable, par la terreur, d'amener le FLN à la table des négociations dans une position favorable à la France. Emile et trois anciens des « bat d'af » avaient reçu leur carte du SAC et jusqu'à la fin du conflit, les nouveaux barbouzes n'avaient pas ménagé leurs efforts pour préserver les intérêts supérieurs de la Patrie. Alternant plastiquages, opérations de contre-terrorisme, exécutions sommaires voire enlèvements suivis de tortures et de disparitions, ils avaient d'abord tenté de neutraliser les forces du FLN avant de combattre tout aussi féroce­ment les membres de l'OAS.

C'est à la fin de cette sale guerre qu'étaient apparus les premiers désaccords philosophiques avec Boucheseiche. Emile, truant de l'ancienne école, considérait qu'il ne devait pas y avoir de collusion entre le milieu politique et celui des malfrats. Le gros Jo évidemment, prônait le contraire. Afin de crever l'abcès et se séparer en bons termes, il lui avait alors revendu ses parts de leurs entreprises marocaines, avant de s'implanter plus au sud sur la côte gabonaise. Là, en compagnie de ses trois amis, il s'était lancé dans des affaires estampillées légales et à quarante-quatre ans, il pensait pouvoir déposer les armes et entamer une retraite de nabab. Ce qu'il ignorait alors, est que la belle Marianne reste une maîtresse exigeante et dès le début de 1964, il avait repris du service afin d'aider les parachutistes français à ramener au pouvoir le président gabonais M'ba, renversé par un coup d'état militaire, avant de contribuer quelques années plus tard à mettre sur le trône son dauphin, le très jeune et futur Omar Bongo.

En 1968 ensuite, un certain monsieur Pierre, une éminence grise de l'Elysée l'avait une nouvelle fois sollicité dans le but d'acheminer discrètement des armes dans le sud-est du Nigeria et de les livrer à l'Etat sécessionniste du Biafra. A cette époque, les grandes puissances via les tribus locales se disputaient les gigantesques réserves pétrolifères du golfe de Guinée et pour servir une nouvelle fois la Patrie en danger, il avait pris contact avec un affairiste argentin, un certain Juan Martinez de la Hoya afin de livrer les colis par la voie maritime. Ce dernier avait profité des installations portuaires de Port Gentil pour fournir le matériel commandé et Emile, maître d'œuvre de l'opération, s'était contenté d'utiliser les avions de la Croix Rouge transitant par Libreville pour procéder aux livraisons. Environ un million et demi de morts plus tard, les grands de ce monde étaient tombés d'accord sur un partage équitable du gâteau, le Nigeria avait retrouvé son intégrité territoriale et Emile avait rejoint une nouvelle fois ses pénates.

Une ombre du passé traversa soudain l'esprit du vieux mercenaire, car à l'orée de ses soixante-dix ans, il ne parvenait toujours pas à tirer un trait définitif sur sa dernière mission opérationnelle. En 1972, alors qu'il menait une vie de riche retraité et avait tissé des liens solides avec de hautes personnalités locales, monsieur Pierre s'était rappelé à son bon souvenir. Il avait exigé de l'ancien barbouze qu'il se rende au Maroc dans la plus grande discrétion afin d'y retrouver son ami Boucheseiche et deux de ses complices, en fuite depuis leur implication dans l'affaire Ben Barka et lui avait ordonné de les éliminer. Emile avait bien sûr tergiversé, tenté de convaincre son interlocuteur qu'il était trop âgé pour accomplir sans faille une pareille mission,



mais son subterfuge était demeuré peine perdue. Le haut fonctionnaire, peu enclin à la sollicitude, avait réitéré son ordre, menacé Emile de jeter en pâture aux journalistes et à la justice son sulfureux passé et ce dernier avait été contraint de s'exécuter.

Monsieur Fedacci regarda sa montre. Il était vingt heures et ses amis n'allaient plus tarder. Il chassa ses mauvaises pensées et quitta la salle de bain pour gagner sa chambre. Là, il ouvrit le tiroir d'une commode en ivoire d'où, derrière une pile de chaussettes, il sortit une liasse de billets. Dix minutes plus tard, il s'installait à l'arrière d'une voiture décapotable qui prenait aussitôt la direction du centre-ville. Emile esquissa un sourire. Ses trois compagnons, à peine plus jeunes que lui, s'amusaient encore comme des adolescents en goguette et la boisson aidant, ils hurlaient maintenant à tue-tête des chansons paillardes. Il lui fallut quelques minutes pour se mettre dans l'ambiance et entonner à son tour un refrain. La soirée promettait d'être chaude et la nuit probablement blanche car les quatre hommes, tous anciens « honorables correspondants » des services secrets, contrôlaient une grande partie de la vie nocturne de Libreville et la plupart des accès leur étaient gratuits. Le véhicule longea le front de mer, passa à faible allure devant le palais présidentiel avant de bifurquer sur la droite en direction du quartier Louis. Il emprunta ensuite le boulevard Joseph Deemin et s'apprêtait à tourner sur la gauche lorsqu'un 4x4 qui venait de se porter à sa hauteur le heurta légèrement par l'arrière. Emile descendit le premier, immédiatement suivi par ses trois amis afin de constater l'étendue des dégâts et de trouver si nécessaire un arrangement à l'amiable. Dans l'instant qui suivit, un individu plutôt jeune, de grande taille et de type

nord européen sortit à son tour du 4x4 et s'approcha des quatre fêtards, un sourire embarrassé sur les lèvres.

- Je suis vraiment navré messieurs lança l'homme avec un léger accent allemand, comprenez-vous le Français ?

- Evidemment mon gars, tout le monde ici parle le Français. Mais enfin ! Vous ne n'avez pas vu mon clignotant demanda Dominique, le propriétaire du véhicule ?

- J'ai baissé les yeux tout juste deux secondes pour trouver mes cigarettes. Un instant d'égarement dont je vous prie de m'excuser. Je suis simplement de passage au Gabon et je reprends l'avion aux aurores, c'est la raison pour laquelle je souhaiterais régler cet incident dès maintenant. Cela dit, rassurez-vous monsieur, je suis largement en mesure de vous indemniser

- Pas avec un chèque bidon j'espère ironisa Antoine. Nous ne sommes pas des pigeons et nous connaissons la combine.

- Bien sûr que non monsieur ! J'ai avec moi des francs CFA et des dollars US, tout ce qu'il y a de plus authentique. Visiblement votre pare choc est à changer. Est-ce que cinq cents dollars feront l'affaire ?

- Je pense que la proposition est honnête avança Mathieu à l'adresse de ses collègues.

- Alors marché conclu ! s'exclama l'inconnu en se dirigeant vers l'arrière de son véhicule. Je vous donne la somme immédiatement.

L'homme souleva calmement le hayon du coffre, en sortit un pistolet mitrailleur Mac 10 équipé de son silencieux et ouvrit aussitôt le feu. Avec un sang-froid étonnant, il engagea ensuite un nouveau chargeur, mit l'arme en position de tir semi-automatique et logea à chacun des agonisants deux balles dans le crâne. Il déposa le pistolet à l'arrière du véhicule, s'installa de nouveau au

volant, alluma une cigarette et devant une foule médusée, disparut dans la nuit.

### **Saint Paul de Vence, trois jours plus tard.**

Comme Eze ou le Castelet, ce charmant village de facture typiquement provençale, aux ruelles étroites et ombragées est un havre de paix pour ses résidents en dehors de la saison estivale, mais devient une insupportable usine à touristes en plein été. En cette période, une foule bigarrée, venue des quatre coins du monde, déambule du matin au soir en file indienne devant les restaurants, les salles d'exposition et les échoppes, achetant quelques babioles tout en espérant apercevoir à la croisée des chemins, à la terrasse d'un bar ou le long des remparts qui surplombent la vallée, une personnalité du spectacle, de la politique, un écrivain ou un intellectuel renommé auquel elle pourra arracher un autographe ou mieux encore un cliché. C'est entre autres l'une des raisons pour lesquelles le panel de ces gens dits importants, reste en général relativement discret voire absent durant cette période d'intense fréquentation du village. Les VIP, pour la plupart soucieux de leur tranquillité, préfèrent se recevoir à l'abri des regards dans leurs somptueuses demeures, loin des paparazzis et des hordes d'excités. Il arrive toutefois qu'en certaines occasions, soit pour distraire le visiteur d'un jour, soit pour aider le commerce local ou encore apporter leur contribution à une œuvre caritative, quelques-uns d'entre eux se réunissent à l'entrée du village et réitèrent la sacrosainte partie de boules immortalisée naguère par notre défunt Papé.

Ce matin-là, c'est dans le but de catalyser les foules autour d'un jeune romancier proche du pouvoir et, tout nouvellement propulsé au firmament par la machine à fabriquer les stars, que monsieur Pierre avait accepté de participer à ce défi ludique. Comme convenu la veille, lors d'une partie de brochettes entre amis, il jouerait en binôme avec le nouvel arrivant et affronterait devant le public une doublette composée d'une ancienne gloire de la chanson populaire et d'un peintre renommé dont une des galeries du village exposait opportunément les créations. Initialement, monsieur Pierre avait décidé de rejoindre le village au volant de sa grosse berline, histoire de faire râler un peu le smicard de passage, mais étrangement ce matin-là, l'imposant véhicule ne démarra pas. L'accès en voiture dans Saint Paul de Vence étant interdit au commun des mortels et difficile pour les autres, il avait alors jeté son dévolu sur la méhari de son épouse. Ce troc de dernière minute, imposé par les aléas d'une mécanique devenue trop « électronisée » lui avait en effet semblé plus judicieux, plus convivial et sans doute plus couleur locale, parce que l'engin était décapotable et probablement plus facile à stationner à l'entrée de la petite cité. A neuf heures trente, vêtu d'un bermuda kaki, d'un bob de même couleur et d'une chemise à fleurs largement ouverte sur sa poitrine grisonnante, il déposa la triplette de boules sur le siège passager et monta à bord du véhicule. Il télécommanda l'ouverture automatique de son portail entièrement réalisé en ferronnerie d'art avant de s'engager au ralenti sur le chemin privé donnant accès à la route nationale. Comme chaque jour en été, la circulation était dense en direction de Saint Paul de Vence et il lui fallut environ quinze minutes pour atteindre l'entrée du village où des bus en provenance de diverses régions et pays, déversaient leur flot de visiteurs aux sourires enjoués.

Il passa lentement au milieu de la marée humaine, salua complaisamment les quelques personnes qui l'avaient reconnu, puis arrêta la voiture de madame à quelques mètres du terrain de pétanque. Ses compagnons de jeu étant déjà sur place pour chauffer l'atmosphère, il se prêta de bonne grâce à l'incontournable séance d'autographes et accepta même de prendre quelques photos avec des jeunes admiratrices inconnues de passage. Vint ensuite le café matinal partagé entre amis sous le crépitement des flashes et le mitraillage des appareils numériques, puis vers dix heures, sous le regard attentif d'une foule compacte, la partie débuta. Le nouveau promu, un jeune bobo au style très parisien, visiblement plus doué dans l'art de griffonner la feuille que dans celui de titiller le cochonnet fit perdre à monsieur Pierre les deux parties et bien évidemment, le prix de l'apéro qui suivit. Un peu contrarié par cet échec, mais néanmoins grand seigneur dans la défaite, ce dernier commanda la tournée, fit inscrire le montant de la dette à son ardoise avant de négocier avec forces rodomontades une revanche pour le lendemain. Les quatre hommes s'attablèrent autour d'un verre de Pastis et sous les regards amusés des anonymes entamèrent une joute verbale à la sauce pagnolesque à propos du déroulement de la partie. Le ton était haut et la discussion animée, tellement d'ailleurs que personne ne prêta vraiment attention à un employé municipal occupé à nettoyer l'entrée du village. L'homme longea les véhicules en traînant sa poubelle sur roues, ramassa quelques détritiques abandonnés par les touristes abrutis, avant de s'attarder un peu plus sous la méhari apparemment pour en retirer une bouteille vide. Il récupéra l'objet, le plaça dans le container tout en rendant son sourire à une jeune maman qui promenait sa petite fille. Tout ce dont se souviendra la jeune femme, interrogée quelques

heures plus tard par une armée de policiers, sera la vision d'une affreuse cicatrice, barrant la partie gauche d'un visage partiellement enfoncé.

Peu avant midi, le rang des spectateurs s'étant clairsemé, monsieur Pierre regagna son véhicule pour rentrer chez lui. Malgré cette déconvenue publique et les explications tarabiscotées du jeune romancier, il se sentait particulièrement satisfait. Après une longue carrière passée dans la grisaille parisienne, au milieu des chausse-trappes et des coups tordus de la vie politique, il avait enfin atteint son objectif. Depuis peu, il avait abandonné les salons dorés de la République et ses intrigues pour s'installer à demeure en compagnie de son épouse dans leur confortable villa de l'arrière-pays niçois. Il avait rapidement sympathisé avec la population locale, pour majeure partie des retraités relativement argentés et ses journées s'égrenaient dans cette quiétude typiquement méridionale durant lesquelles alternaient parties de pêche, de boules, de belote et parfois des séances de brochettes en compagnie d'une poignée d'amis. Quelques ombres du passé traversèrent les pensées de l'ancien ministre de la défense. Bien que sa carrière soit sans conteste exceptionnelle, tout n'avait pas été rose pour se hisser vers les hautes sphères du pouvoir. Issu d'une famille modeste de basse Normandie, il aurait dû, comme ses ancêtres, passer le reste de sa vie dans une ferme à tenter de survivre chichement en élevant quelques vaches et en vendant des produits laitiers. Cependant, sans qu'il le sache à l'époque, le déclenchement de la seconde guerre mondiale allait transformer son devenir. A peine sorti de l'adolescence, il avait pris comme un camouflet la débâcle de l'armée française lors de la drôle de guerre et dès l'appel du dix-huit juin, il avait, en compagnie d'un petit groupe de

gaullistes, volé la barque d'un pêcheur pour gagner l'Angleterre. Après une sélection rigoureuse et un stage de formation intensif chez les SAS britanniques, il avait été plusieurs fois parachuté sur la mère Patrie pour y organiser des réseaux de résistance ou y commettre des sabotages sur des installations militaires de l'ennemi. Blessé au cours d'une escarmouche et capturé par les nazis, il était parvenu à s'évader lors de son transfert vers les camps de la mort puis avait regagné l'Angleterre, afin de poursuivre la lutte jusqu'à la libération complète de son pays. Ainsi, c'est tout naturellement qu'après la victoire, il avait connu l'honneur et le privilège de remonter les Champs-Élysées en bonne place au milieu des intrigants et des courtisans du nouveau maître des Gaules. Peu de temps après l'entrée en fonction du gouvernement de transition et pour le remercier de sa fidélité, le général l'avait décoré en personne et fait élever au rang d'officier. Partisan inconditionnel du grand homme, il avait ensuite fait le coup de poing voire de fusil avec les réseaux communistes, puis lorsque la politique franchouillarde des partis avait entraîné la démission de son mentor, il était allé prendre le commandement d'une unité de parachutistes stationnée en Algérie. Durant son séjour dans cette terre alors de France et dès le début des événements, il avait dû lutter tant au côté de ses hommes qu'avec des commandos composés de gibiers de potence contre le FLN algérien, puis retourner ses armes contre le quarteron de généraux en retraite, avant de combattre plus tard, les désespérés de l'OAS qui menaçaient de porter la guerre au cœur même du territoire de la métropole. Durant cette période trouble, il avait, en compagnie de quelques proches du général, infiltré les réseaux de résistants pieds-noirs et participé à la campagne de déstabilisation de la quatrième république, visant à discréditer les hommes au

pouvoir et amener ainsi le bon peuple à solliciter le rappel du sauveur de la Patrie. Dès le retour de ce dernier aux commandes et conscient de l'opportunité qui s'offrait à lui, il s'était lancé dans la politique. Jusqu'à sa retraite, il avait prudemment louvoyé dans ce dangereux cloaque et était parvenu à force de compromis, de fourberies, de manipulations et de services rendus souvent peu avouables à en atteindre les sommets. A plusieurs reprises évidemment, il avait dû trahir des amis, voire virer casaque ou sacrifier quelques vies, mais dans le fond, n'était-ce pas une longue tradition dans ce milieu et un rituel initiatique imposé à tout individu dévoré par l'ambition ? Il se rasséra en se remémorant le vieil adage : -Une main lave l'autre et les deux la figure. En définitive, s'il ne l'avait pas fait, d'autres l'auraient accompli à sa place. Fort de cette conclusion philosophique, il monta dans le véhicule de son épouse et démarra.

Comme lors de son arrivée, il roula au ralenti jusqu'à la sortie du village de manière à ne pas blesser un piéton un peu distrait ou renverser un enfant un peu trop turbulent et une fois parvenu sur la nationale, il commença à accélérer progressivement. Il prit la direction de Carros et passa les quelques lacets prudemment, puis s'engagea ensuite sur une longue ligne droite. Il était plus de midi et l'apéritif partagé devant le public ayant duré plus de temps que prévu, il était en retard. Aussi connaissant bien la route et se moquant comme d'une guigne d'une intervention éventuelle de la maréchaussée, il accrut encore sa vitesse. C'est lorsque l'indicateur du tableau de bord franchit allègrement les quatre-vingt kilomètres à l'heure que la voiture explosa.



L'avion militaire qui emportait Jean-Charles se posa à quinze heures trente sur le tarmac de Lann-Bihoué. Exception faite du bruit assourdissant des hélices, du tremblement de la carlingue et du confort spartiate de la cabine, son vol s'était dans l'ensemble parfaitement déroulé. Il laissa ses compagnons de voyage sortir les premiers, remercia les deux pilotes puis, descendit rapidement les quelques marches de l'échelle avant de jeter un coup d'œil circulaire dans les environs. Apparemment, aucune voiture officielle, arborant un fanion orné de cinq étoiles n'était en vue. Durant un instant, il pensa que compte tenu des circonstances de son escapade, l'amiral avait opté pour plus de discrétion et avait logiquement choisi d'envoyer son chauffeur le chercher avec un véhicule banalisé. Il récupéra son sac dans le ventre de l'avion et s'apprêtait à prendre la direction des bâtiments administratifs de la base pour se mettre en quête de renseignements, lorsqu'il aperçut un véhicule de la gendarmerie maritime pénétrer sur le tarmac et se diriger vers lui. La voiture remonta lentement la file des passagers, comme pour les observer avant de contourner Jean-Charles et s'arrêter à sa hauteur. Un officier en descendit, le salua réglementairement, puis le toisa quelques instants avec ce regard si particulier qu'affichent les pandores en service avant de s'adresser à lui.

- Etes-vous le commandant d'Hérouville monsieur ?
- C'est exact, mais comment êtes-vous informé de mon identité et de ma présence à Lann-Bihoué ?
- Le chauffeur de l'amiral nous a confié qu'il devait venir vous récupérer à l'aérodrome. Un empêchement de dernière minute l'a malheureusement contraint à renoncer, c'est la raison pour laquelle, j'ai pris la liberté de le faire à sa place.

- C'est très aimable à vous capitaine, a-t-il eu un problème, un accident durant le trajet ?
- En ce qui le concerne non ! Mais pour son patron ce n'est pas la même histoire.
- Rien de grave j'espère ! L'amiral m'a téléphoné chez moi hier soir pour me convoquer à Lorient toute affaire cessante, nous devons nous rencontrer dès mon arrivée.
- J'en suis déjà informé commandant toutefois, je crains que cette entrevue ne soit désormais impossible. En fait l'amiral s'est apparemment noyé très tôt dans la matinée. Il était, semble-t-il, parti seul à la pêche et selon nos premières constatations, il s'agirait d'un accident des plus ordinaires. Néanmoins, compte tenu de la personnalité éminente de la victime et des événements tragiques de ces derniers jours, nous avons reçu l'ordre de mener une enquête de routine. C'est à ce sujet que je souhaiterais vous interroger.
- Nom de Dieu, l'amiral s'est noyé ! C'est très étrange car d'après mes informations, c'était paraît-il un remarquable nageur. Avez-vous relevé quelques indices ? Des éléments qui puissent laisser supposer un assassinat ? L'avez-vous déjà autopsié ?
- Rien de tout cela pour le moment. Comme vous pouvez aisément l'imaginer, madame Conti est un peu choquée et elle ne souhaite pas que la dépouille de son mari soit examinée par un médecin légiste. Cependant, avec l'accord tacite du ministre, nous procéderons à quelques examens superficiels et si nous découvrons quelque chose d'intéressant, nous aviserons.
- C'est un événement bien curieux et en même temps bien triste. Ceci étant, je suis ici en simple visiteur et je ne vois pas en quoi je pourrais vous être utile dans le cadre de votre enquête. De plus, ce décès inattendu annihile le but de mon

voyage et ne me donne plus aucune raison de demeurer dans cette ville.

- De prime abord, vous avez raison, mais avant que vous ne fassiez demi-tour, j'aurais juste une question si vous me le permettez. Il n'est pas très commun que le chef d'État-Major de la marine invite à titre privé un officier supérieur, fût-il le pacha du prestigieux commando Hubert. De cela vous en conviendrez. Donc, ce que je souhaiterais savoir, c'est la raison de cette convocation subite et celle de votre présence aujourd'hui même à Lorient.

- L'amiral désirait que nous nous entretenions à propos d'une affaire que nous avons menée selon des ordres venus de très haut, il y a de cela plusieurs mois.

- Très bien et de quoi s'agit-il ?

- D'une opération secrète dont je n'ai pas le droit de vous révéler quoi que ce soit, vous vous en doutez.

- En tant qu'officier de gendarmerie, je suis habilité au secret défense, vous pouvez donc m'en parler librement.

- Peu de gens sont habilités à être informés des opérations qualifiées de spéciales et sans vouloir vous offenser, je ne pense pas que vous fassiez partie de ce cercle extrêmement fermé. Néanmoins, dans le but de vous faciliter la tâche, je suis disposé à vous fournir quelques éléments moyennant une contrepartie évidemment.

- Une contrepartie ! Vous plaisantez commandant. Vous n'avez tout de même pas l'intention de me faire chanter.

- Il ne s'agit pas d'un chantage capitaine, mais d'un simple échange de bons procédés. J'imagine que vous avez reçu pour consigne prioritaire de fouiller le bureau de l'amiral afin de récupérer tous les documents liés de près ou de loin à la défense nationale. Je n'ai pas interrompu mes vacances et fait neuf cents kilomètres en avion pour faire immédiatement demi-tour et rentrer bredouille à Toulon. Le

marché est donc le suivant. Uniquement dans le cadre de cette enquête, je vous révèle ce qu'il est nécessaire que vous sachiez et en revanche vous me tenez informé de tout ce qui pourrait vous paraître singulier dans les papiers de l'amiral comme des annotations, des photos ou des documents et bien sûr une anomalie éventuelle au niveau de votre inspection visuelle du corps.

- Je n'y suis pas tenu et vous le savez.

- C'est tout à fait exact ! Mais c'est à prendre ou à laisser. Officiellement, l'amiral Conti m'a convoqué chez lui sans m'en fournir la raison, ce qui reste l'une des prérogatives de nos supérieurs hiérarchiques. Je suis comme vous un militaire, j'obéis à ce type d'ordres sans discuter et si vous refusez ma proposition, je m'en tiendrai à cette seule version.

Le gendarme hésita plusieurs minutes. Une troisième personnalité décédée en moins d'une semaine, l'affaire allait certainement faire grand bruit et même si la mort de Conti n'était en définitive qu'un accident regrettable, la presse allait certainement s'en emparer et comme à son habitude, se perdre en conjectures toutes aussi alarmistes que farfelues. Parallèlement, l'idée qu'un journaliste, un peu plus « fouille merde » que les autres, puisse découvrir que le chef d'enquête renseignait, sous couvert, le pacha du commando Hubert présent incognito à Lorient pouvait déclencher des supputations « politico-médiatiques » dont nul ne pouvait prévoir les conséquences. Le choix n'était pas simple, toutefois son instinct de flic lui faisait comprendre que sans l'appui de Jean-Charles, il n'aboutirait probablement à rien et c'est la raison pour laquelle il décida de se compromettre.

- C'est d'accord commandant. Comment envisagez-vous de jouer la partie ?

- Je vais rester une journée de plus dans la région, le temps que vous puissiez fouiner à votre aise. Mais en priorité, il me faut trouver un point de chute à l'écart de la ville où nous pourrons nous voir et discuter tranquillement.

- Je pense avoir ce qu'il vous faut. Un de nos indicateurs tient un hôtel à Pont-Scorff à quelques kilomètres de Lorient, nous allons d'abord passer chez moi où nous nous mettrons en civil, ensuite, je téléphonerai à ma hiérarchie. Il faut que je trouve un prétexte quelconque pour justifier de mon absence. Lorsque ce sera fait, je vous conduirai à l'hôtel où nous pourrons échanger nos informations à l'abri des oreilles indiscretes. A propos, je n'ai pas eu l'occasion de me présenter. Je m'appelle Philippe Laennec.

- Enchanté, Jean-Charles d'Hérouville, mais cela, vous le saviez déjà je présume.

L'homme fit quelques pas en claudiquant, s'installa dans un confortable fauteuil en cuir et d'un geste de la main, invita ses deux visiteurs à faire de même. Il alluma une cigarette, toisa un bref instant ses interlocuteurs avant de prendre la parole dans un français approximatif.

- Café, thé, limonade ou bière ?

- Bière si c'est une allemande, répondit le gendarme.

- Limonade sera parfait, rétorqua Jean-Charles en langue locale. Parlez-vous français monsieur Mohnke ?

- Je me souviens de quelques vagues mots appris durant les batailles que j'ai livrées en Normandie et dans les Ardennes, répondit-il en allemand.

Il tourna brusquement la tête vers le cerbère, toujours immobile comme une statue de cire et d'un signe de la tête, lui ordonna de servir les rafraîchissements.

- Ainsi messieurs, poursuivit-il, vous seriez donc des enquêteurs mandatés spécialement en Allemagne par le gouvernement français. Une démarche peu conventionnelle vous en conviendrez. De plus, votre émissaire s'est montré fort peu loquace sur la raison de votre visite et à vrai dire, il n'a même pas pris la peine de vous nommer.

- Je suis le commandant Jean-Charles d'Hérouville et voici mon collègue le capitaine Philippe Laennec.

- Très bien messieurs ! Puisqu'il paraît superflu que je me présente, entrons donc dans le vif du sujet. Quelles sont les raisons qui vous ont conduits à prendre contact avec moi et à vous déplacer jusqu'à Munich ?

- Comme nos homologues britanniques et canadiens, commença Jean-Charles, nous pensons que certaines unités SS, placées directement sous votre commandement en Normandie et dans les Ardennes, sont responsables d'exactions commises durant le conflit sur des civils et des prisonniers de guerre.

- Je suis déjà informé de ces allégations commandant, mais ces enquêtes ne relèvent-elles pas de la seule autorité du procureur allemand chargé de leur instruction ?

- C'est exact ! Cependant, comme vous pouvez aisément l'imaginer, notre pays est partie prenante dans ces affaires et avant de pousser plus avant les procédures, nous aimerions entendre votre version des faits.

- Quarante-trois ans après la fin de cette guerre qui a fait environ soixante-dix millions de victimes, vous venez me demander des explications sur quelques malheureux dommages collatéraux ! Je suppose que vous plaisantez messieurs. A ce jour, a-t-on jugé des officiers britanniques

ou américains pour le massacre de centaines de milliers de femmes et d'enfants tués à coup de bombes au phosphore ou à fragmentations lâchées sur les villes allemandes ? A-t-on inquiété un seul officier soviétique pour l'extermination de milliers de civils et de « prisonniers de guerre », comme vous les appelez ? Je vous passe les tortures et les viols infligés par la soldatesque bolchevique à la population et notamment aux femmes allemandes, car je pourrais poursuivre cette litanie durant des heures. Vous êtes des militaires et vous savez comme moi qu'une guerre est toujours sale. Alors de grâce, messieurs, épargnez-moi le couplet larmoyant du combat des gentils contre les méchants.

- Qu'un conflit de cette ampleur soit sale est un fait indéniable mon général, répondit Jean-Charles en citant volontairement son grade, mais que je sache, c'est bien vous qui l'avez commencé.

- Sauf erreur de ma part, commandant, il me semble que c'est la France et l'Angleterre qui nous ont déclaré la guerre et non le contraire.

- Je vous le concède, mais comme vous le savez certainement, nous avions à l'époque un pacte d'assistance avec la Pologne et Hitler le savait. Vos troupes l'ont envahie, passant outre les accords signés quelques mois auparavant avec Chamberlain et Daladier, nous contraignant ainsi à honorer nos engagements.

- Tiens donc ! Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir attaqué l'URSS, puisque quinze jours après notre entrée en Pologne, les forces soviétiques attaquaient à leur tour vos petits protégés ?

- Ecoutez mon général, nous ne sommes pas là pour refaire cette guerre, ni pour analyser les causes politiques et les conséquences humaines de cette gigantesque boucherie.

Nous n'avons pas fait le voyage jusqu'à Munich pour juger du bien-fondé des décisions prises par les responsables de l'époque. En fait...

- C'est bien ce qu'il me semblait ! Le coupa brusquement Mohnke, d'un ton hargneux. Vous arrangez une entrevue pour le moins curieuse de la part d'émissaires du gouvernement français, puis, vous débarquez chez moi en catimini sans le moindre document ou fait précis à mettre en avant. Je vous accorde que je suis sans conteste un vieil homme, mais je ne suis pas encore complètement sénile. Alors messieurs, arrêtons de tourner autour du pot et jouons franc-jeu. Quelle est la véritable raison de votre démarche ? Jean-Charles se tourna vers Philippe, lui demanda de sortir la photo, avant de la présenter à Mohnke.

- Reconnaissez-vous l'un de ces personnages, général ?

- Pourquoi ? Le devrais-je ? Rétorqua l'ancien nazi, sans trop observer la photo.

- Nous ne venons pas pour enquêter sur des exactions commises par le passé et encore moins pour retrouver leurs éventuels commanditaires. En réalité, nous essayons d'élucider une série de meurtres commis sur de hautes personnalités de notre pays et nous avons tout lieu de croire que ces quatre hommes y sont mêlés, directement ou indirectement.

- J'en suis informé. La presse d'outre-Rhin fait elle aussi ses choux gras de ces assassinats. Cela dit, en quoi un règlement de comptes entre français peut-il les concerner ?

- Vous savez donc qu'au moins trois de ces individus ne sont pas français. Autrement dit, vous savez qui ils sont.

- Mes compliments commandant, vous êtes un homme perspicace. Je connais en effet l'un de ces hommes, mais pour quelle raison devrais-je vous aider ?



- Tout simplement parce que nous pensons que ces quatre individus peuvent, soit manipuler le ou les tueurs, soit devenir dans un délai très bref des victimes potentielles.

- Voyez-vous ça ! Et pourquoi ces quatre personnes seraient-elles en danger ?

- Il y a presque un an, un vraquier du nom de Santa Anna a été détruit par une explosion au large de l'Afrique. Nous avons découvert par la suite, que ce bâtiment appartenait à un milliardaire argentin dénommé Juan Martinez de la Hoya, autrement dit, à l'ex-commandant SS Joachim Meyer. Nous savons que vous avez combattu avec lui dans les ruines de Berlin en 1945 et selon nos informations il est très probable que vous ayez renoué des liens après la guerre. Donc, nous aimerions savoir s'il existe effectivement un rapport entre les assassinats de nos éminents concitoyens et cet homme.

- Si je comprends bien le sens de votre question, vous partez de l'hypothèse que ce navire n'a pas coulé par l'opération du Saint-Esprit. Ce n'est apparemment pas le compte-rendu publié l'année dernière par les rares journaux qui ont révélé cette affaire. Serait-ce donc une manière détournée de m'avouer que les autorités françaises pourraient être en partie impliquées dans le sabotage que vous supposez ?

- Ce n'est pas ce que j'ai dit ! D'après nos renseignements, il s'agit bien d'un regrettable accident. Toutefois, la version officielle n'est peut-être pas la façon dont le fameux Meyer appréhende la chose.

- Vous vous fourvoyez commandant ! Meyer est devenu aujourd'hui un homme très riche et donc extrêmement puissant. Il contrôle de nombreuses entreprises et possède une myriade de biens, dont une flotte de transports maritimes répertoriée comme l'une des plus importantes au monde. Vous conviendrez avec moi qu'avec un tel volume

de transactions, des incidents de cette nature doivent être relativement fréquents et qu'en conséquence, vos supputations ne tiennent pas la route. Néanmoins, je vous concède que comme tout personnage dans sa situation, il doit avoir de nombreux ennemis. Cependant, je le connais suffisamment et je le crois assez intelligent pour parvenir à composer avec chacun d'entre eux, dans l'intérêt commun. Voyez-vous messieurs, Joachim appartient désormais à un univers dont nous, simples individus, ne soupçonnons ni l'étendue du pouvoir, ni les ramifications. Un milieu dans lequel n'existe ni frontière, ni race, ni religion et encore moins de conviction politique. Un monde dans lequel une élite, ou du moins des individus définis comme tels écrivent les scénarii de la marche des peuples et de l'histoire sans que le quidam ordinaire ne s'en rende compte. Avez-vous déjà assisté à un spectacle de marionnettes, commandant ?

- Evidemment ! Mais quel rapport ?

- Eh bien ! Dans la réalité de ce bas monde, les choses se déroulent à peu près de la même manière. Sur la scène que nous observons au quotidien se trouvent les politiques, les médias de masses et autres manipulateurs d'opinions. Nous les spectateurs, tels des enfants naïfs et candides, assistons aux péripéties et rodomontades de ces poupées de chiffon, riant avec les unes et conspuant les autres, applaudissant les estampillées gentilles et stigmatisant les supposées méchantes. Mais ce que nous voyons ou entendons n'est qu'une attraction, une mystification des esprits car dans l'ombre, un petit groupe d'individus extrêmement puissants et discrets tire les ficelles et crée les événements de manière à nous faire agir et réagir exactement comme ils le souhaitent. Vous pensez que Joachim pourrait être impliqué dans ces meurtres et qu'il aurait commandité ces assassinats pour assouvir une sordide vengeance. Ainsi, en enquêtant

sur la mort de ces hauts responsables vous croyez pouvoir remonter jusqu'à lui n'est-ce pas ? Vous vous égarez complètement messieurs, car ce personnage n'a plus rien d'ordinaire. Il est aujourd'hui un missionnaire, que dis-je il est l'Héritier. Laissez-moi vous expliquer quel genre d'homme est Joachim Meyer et ce qui lui est arrivé. Sa nouvelle existence a commencé par le plus pur des hasards, il y a bien longtemps, à Berlin, quelques jours avant le suicide d'Hitler et l'écroulement de l'Allemagne. A cette époque, nous étions tous conscients, depuis longtemps, que la guerre était perdue et ce matin-là, en attendant la fin, je me trouvais à mon bureau, dans le Führer bunker, lorsque mon aide de camp m'apporta une nouvelle fois un pli urgent...

### **Berlin le 23 avril 1945,**

Wilhelm Mohnke ouvrit le pli cacheté que venait de lui remettre le jeune officier. Il parcourut les quelques lignes manuscrites, avant de laisser tomber le feuillet sur son bureau, complètement abasourdi par ce qu'il venait de lire. Il sortit rageusement une cigarette de son étui, l'alluma et, tout en inspirant de grandes bouffées de fumée pour se calmer, relut mot à mot le message. « Les pourris ! » songea-t-il, tous ces rats qui papillonnaient autrefois autour du Führer sont en train de fuir le navire à la dérive. Même lui, le Reichführer Himmler, le fidèle Heinrich, l'homme de confiance et ami d'Hitler, le père fondateur de la S.S et de la solution finale, était en train de négocier secrètement, tel un pleutre, son évasion de l'enfer berlinois avec l'ennemi, via le consulat Suédois.

- Quel salaud ! hurla-t-il, en pulvérisant le mégot sur un coin de la table. Au moment où les débris de notre armée et nos propres enfants se font massacrer dans les faubourgs de la capitale pour endiguer la poussée soviétique, l'éleveur de poulets prend ses pattes à son cou. Je le retrouverai et je l'étriperai de mes propres mains.

Le général S.S, un instant en plein désarroi, se laissa glisser dans son fauteuil et ferma les yeux pour faire le vide. Lorsqu'il les rouvrit, la colère s'était estompée pour laisser la place à une analyse plus circonstanciée de la situation. Depuis l'attentat manqué de Rastenburg, la paranoïa du dictateur n'avait cessé de s'amplifier et les exécutions sommaires, y compris celles d'officiers généraux et de membres éminents du parti, allaient bon train. Mohnke, n'aurait pas hésité une seconde à éliminer le chef suprême de l'Ordre noir de ses propres mains, mais s'attaquer à Himmler, sans l'aval ou sans un ordre du Führer lui-même, risquait de l'exposer à des représailles forcément sanglantes. En effet, le fidèle Heinrich n'était pas un traître que l'on pouvait qualifier d'ordinaire. Il avait rencontré son mentor dès le début de son ascension politique au sein de la société de Thulé, un groupe d'études ethnologiques, aux membres et aux ramifications plus ou moins secrètes, s'intéressant dès l'origine à l'histoire antique des peuples germaniques. L'objectif déclaré de ses premiers adhérents était de prouver l'existence d'un continent, aujourd'hui disparu, dénommé l'Hyperborée. Ce deuxième Atlantide, que la confrérie situait géographiquement aux limites septentrionales de la Germanie, était selon leur théorie le berceau d'une race d'êtres supérieurs et quasiment transparents, les Aryens. La première guerre mondiale, suivie de la défaite de l'Allemagne, avait entraîné

l'éclatement de l'Empire et la dissolution de ce groupe. Certains d'entre eux s'en étaient éloignés car la boucherie de cette guerre les avait profondément transformés, tandis que d'autres, les plus nombreux d'ailleurs, avaient tout simplement péri sur le front. Néanmoins, une fois la paix revenue, la société secrète s'était progressivement reformée et étoffée. Toutefois, son objectif initial, fondé sur une recherche à la fois philosophique et scientifique, avait été insidieusement galvaudé pour donner naissance à une idéologie qui prônait la supériorité de la race germanique et exaltait, par incidence, le racisme, l'antisémitisme, le totalitarisme, le paganisme et l'eugénisme. Dans le chaos qui régnait alors en Allemagne, ce groupe avait créé une vitrine politique, le DAP, dont Hitler, son orateur patenté, avait fini par prendre le contrôle pour le transformer en un redoutable parti populiste, le NSDAP. L'insipide éleveur de volailles avait plus ou moins suivi le parcours de son maître à penser, depuis le putsch manqué de la brasserie de Munich et l'emprisonnement du rhéteur, jusqu'à son arrivée au sommet du pouvoir. Sur la demande de ce dernier, il avait alors constitué un groupement de gardes du corps d'élite, les redoutables SS, au départ une sorte de confrérie de moines soldats inspirée des chevaliers teutoniques. Avec une rigueur et une ténacité toute germanique, il avait alors développé et organisé au fur et à mesure des années son ordre noir, pour en faire une armée de fanatiques, totalement dévoués à la cause. A l'orée de la seconde guerre mondiale, Himmler était ainsi devenu l'éminence grise du Führer et dans le même temps, l'homme le plus redouté du IIIème Reich. Durant la première partie de la guerre, il avait encore accru sa puissance en prenant le contrôle des différents corps de police et développé en parallèle, dans les territoires occupés, des unités opérationnelles de Waffen SS

composées de volontaires indigènes. Au cours de sa courte carrière, il avait fidèlement servi Hitler, même dans ses projets les plus insensés, ainsi, pour satisfaire son mentor, il avait méticuleusement organisé la nuit des longs couteaux, celle de cristal et mis en place la plus gigantesque machine d'extermination de l'histoire, visant à éradiquer de la surface de la terre les individus considérés par le régime comme des êtres inférieurs, inutiles et par conséquent nuisibles.

Wilhelm Mohnke était doublement contrarié par cette trahison. D'une part, il considérait qu'il était du devoir d'un chef d'assumer ses responsabilités et ce, quel que soit le prix à payer. D'autre part, Himmler n'était pas seulement pour lui le commandant suprême de la SS, c'était aussi son ami. Ils s'étaient rencontrés au tout début des années trente, à l'époque où le parti menait une dure lutte pour la conquête du pouvoir. Dès son intégration dans ce corps militaire, Mohnke s'était distingué par son courage, sa fidélité, son sens de l'organisation et du commandement. A ce titre, il avait participé à tous les coups durs, depuis les combats de rue contre les communistes et les anarchistes, aux règlements de compte à l'intérieur même du parti. Suivant les préceptes du grand maître de l'ordre, il avait ensuite combattu sur divers fronts, avec ses compagnons de la Liebstandarte, puis avec les fanatiques gamins de la Hitlerjugend. Deux fois blessé, il se trouvait à cette heure dans le dernier refuge, en compagnie d'une poignée de fidèles, chargé par le despote d'assurer comme il le pouvait, la défense du quartier de la Chancellerie.

Mohnke jugea urgent d'informer le guide suprême de cette nouvelle défection. Il décrocha le téléphone intérieur

et appela la secrétaire particulière d'Hitler. Après quelques minutes d'attente, la jeune femme lui indiqua que le Führer le recevrait à onze heures et qu'il attendait du général SS un compte rendu précis de la situation sur les lignes de front. Mohnke la remercia, raccrocha et regarda sa montre. Il était presque dix heures, il lui fallait faire vite. Il s'empara d'une carte d'État-Major représentant Berlin et ses environs et se rendit aussitôt au PC radio.

A onze heures exactement, il fut introduit dans le bureau du dictateur, où Martin Bormann soliloquait sur la tentative de coup d'État, perpétrée depuis Berchtesgaden par un autre ancien compagnon, Hermann Goering. Hitler était livide. Il lut une seconde fois l'ultimatum que venait de lui remettre son second puis aboya ses ordres.

- Mohnke, dès que nous en aurons terminé, vous contacterez l'officier SS responsable du secteur de Berchtesgaden. Je veux que Goering et sa bande de traîtres soient arrêtés et fusillés immédiatement.

Le dictateur demeura quelques instants muet, se leva pour faire quelques pas dans la pièce exiguë qui lui servait de bureau, puis se ravisa.

- Dans un premier temps, contentez-vous de les mettre aux arrêts, pour la suite, nous aviserons. En ce qui concerne Himmler, il doit certainement se cacher dans Berlin, en attendant une occasion de prendre la fuite. Occupez-vous de lui aussi. Je veux le voir pendu au plus tôt devant l'entrée du bunker. Autre chose Bormann ?

- Non, mein Führer!

- Très bien, laissez-nous je vous prie.

Bormann, un peu déçu de ne pas être immédiatement nommé héritier politique d'Hitler, leva mollement le bras pour saluer les deux hommes, avant de s'essayer maladroitement à un demi-tour réglementaire et de quitter la pièce. Mohnke était satisfait à plusieurs titres. Tout d'abord, le Führer était déjà informé de la trahison de son éminence grise, il n'aurait donc pas à subir l'une de ces innombrables crises de démence qui le frappait systématiquement à l'annonce d'une mauvaise nouvelle. Ensuite, il n'avait jamais aimé les dignitaires du régime, selon lui, des intrigants opportunistes et lâches, qui n'avaient pas hésité à envoyer à la mort des millions de ses concitoyens pour satisfaire leurs ambitions politiques. Pour finir, l'idée d'éliminer quelques-uns de ces arrogants personnages lui procurait une joie indéniable. La voix d'Hitler le ramena brusquement à la réalité

- Alors Mohnke, où en sommes-nous ?

Le général SS, sans manifester le moindre signe d'inquiétude ou d'émotion, déplia la carte d'État-Major et la posa sur le bureau en regard du tyran.

- Voilà mein Führer, commença-t-il d'une voix monocorde. Le premier front biélorusse attaque la ville par l'est, tandis que le premier front ukrainien progresse par le sud. A mon avis, ils vont tenter de faire glisser leurs troupes tout autour de Berlin, de manière à nous encercler.

- Je suis entouré de traîtres, de lâches et de menteurs Mohnke, alors soyez sincère, quel est le différentiel des forces en présence ?

- Si nous prenons en compte les vieillards et les enfants des volkstürms que nous avons constitués à la hâte, le rapport est d'environ un contre trois, mais là n'est pas le problème majeur. Les bolcheviques disposent de milliers de canons,



de chars et d'avions, auxquels nous ne pouvons opposer que quelques centaines de Messerschmitt et de panzers. De plus, et c'est ce que je ferais à leur place, je concentrerais l'effort sur l'aérodrome de Tempelhoff, de manière à immobiliser l'aviation et à disposer de pistes pour le ravitaillement des troupes au sol et le bombardement de la ville.

- Combien de temps pouvons-nous tenir à votre avis ?

- Je l'ignore mein Führer ! Environ une semaine, peut-être dix jours.

- Et nos armées revenant de l'ouest pour nous porter secours, où sont-elles ?

- La plupart sont détruites ou encerclées, quant aux rares unités encore en état de combattre, elles se trouvent bloquées sur l'Elbe par les armées ennemies.

- Que suggérez-vous général ?

- Cela dépend de vous mein Führer. Si vous souhaitez rester dans Berlin, nous concentrerons nos forces autour de la chancellerie et nous nous battons jusqu'au dernier. En revanche, si vous désirez quitter la ville, nous sécuriserons les environs de l'aérodrome et nous vous escorterons jusqu'à Tempelhof, où un Messerschmitt de la dernière génération, spécialement aménagé, pourra vous conduire jusqu'en Espagne. La suite, vous la connaissez.

- Je suis votre Führer, Mohnke et je préférerais me suicider, plutôt que de fuir comme un lâche ou de me rendre. Je resterai à Berlin, quoi qu'il advienne, et ma décision est irrévocable.

- Mais votre grand plan de reconquête, mein Führer ? Demanda Mohnke abasourdi, le projet cheval de Troie, qui le mènera à bien si ce n'est vous ?

Hitler se leva, se dirigea vers un coffre-fort dissimulé sous le carrelage de son bureau et en sortit un memento d'une trentaine de pages.

- Vous êtes un homme d'honneur et vous êtes entièrement dévoué à la cause que j'ai défendue toute mon existence. Je vous offre un billet pour l'Espagne, général. Vous lirez cela durant le voyage et pour le reste, il vous suffira de mettre en application les consignes y figurant.

- C'est un grand honneur mein Führer, mais je suis avant tout un soldat. Donnez-moi une division blindée et je la mènerai au combat, c'est tout ce que je sais faire d'ailleurs. Cependant, avec tout le respect que je vous dois, laissez-moi vous faire remarquer que je suis incapable de conduire un pareil projet.

- Il me faut un homme tel que vous Mohnke, un officier dont la fidélité à notre grand Reich ne saurait être mise en doute. Vous vous adapterez, j'en suis convaincu, considérez donc cette requête comme un ordre.

- Bien sûr mein Führer ! Mais puis-je me permettre une suggestion ?

- Je vous écoute.

- Je compte parmi mes officiers un jeune commandant dont le courage et l'abnégation sont tout à fait remarquables. Il s'est plusieurs fois distingué au combat, tant dans la poche de Falaise, que lors de notre contre-offensive dans les Ardennes et aussi en Hongrie. C'est un officier brillant, instruit et qui de surcroît parle couramment le français, l'anglais et l'espagnol. Il me semble être le personnage le mieux à même de conduire à bien votre projet.

- Et comment se nomme cet homme providentiel ?

- Meyer, le commandant Joachim Meyer.

- Trouvez-le Mohnke, je vous attends tous les deux dans mon bureau à treize heures.

Le général SS ne jugea pas utile d'en rajouter. Il délaissa la carte d'État-Major, salua Hitler d'un geste mécanique et quitta le bureau pour rejoindre le bunker supérieur. Il n'avait pas du tout envie de partir à l'autre bout du monde pour jouer les prophètes aussi, et dans un premier temps, lui fallait-il localiser rapidement Meyer, avant que ce dernier ne se fasse tuer. En effet, dans les faubourgs est de la ville, la bataille faisait rage et comme bien souvent durant cette guerre, le groupe de combat SS devait être aux premières loges. Il passa quelques appels radio et lorsqu'il eut Meyer en ligne, lui ordonna de rester sur place en attendant qu'il vienne le chercher. Il quitta le bunker par l'entrée principale, sauta dans un véhicule léger et prit la direction de la ligne de front. Depuis l'aube, une pluie d'obus et d'orgues de Staline s'abattait sur la ville, mais Mohnke n'en avait cure. Il savait d'expérience que les frappes chirurgicales n'étaient pas l'apanage des artilleurs soviétiques. La seule chose qu'il redoutait en fait, était d'être pris en ligne de mire par un avion de chasse, sur l'une des artères principales qui sillonnaient la capitale. Pour contourner l'obstacle, il emprunta les ruelles désertes et à douze heures trente, il stoppait son véhicule devant le poste de commandement de son groupe de combat. Meyer, tranquillement assis sur un tas de gravats, une cigarette entre les lèvres, se signala au nouveau venu d'un geste de la main. Il se leva, mit son fusil d'assaut en bandoulière et s'approcha de la voiture. Sans prendre la peine de saluer son supérieur hiérarchique, il sauta sur le siège passager, sortit un paquet de cigarettes passablement détérioré, avant de prendre la parole.

- Vous faites votre promenade digestive, général ? Voulez-vous faciliter votre transit intestinal, en fumant un pur produit de la production soviétique ?

- Ne commencez pas à déconner Meyer, nous sommes pressés.
- L'un n'empêche pas l'autre, général, vous devriez essayer. Je l'ai récupéré voilà à peine une heure, sur le corps d'un camarade capitaine en partance pour le paradis de Lénine. Vous verrez, c'est absolument infect.
- Non merci mon vieux ! Il faut que nous soyons au bunker d'ici vingt minutes, le Führer veut vous voir.
- Diantre ! Va-t-il me refourguer une autre croix de fer, ou vais-je avoir le privilège d'utiliser l'une de ces armes secrètes qui va nous permettre d'écraser les sous-hommes qui osent nous défier, et établir enfin ce grand empire germanique de mille ans que nous attendons tous ?
- Vous faites du mauvais esprit commandant. Si je ne vous connaissais pas depuis si longtemps, je vous logerais une balle dans le crâne.
- Gardez vos munitions, général, les Russes se chargeront d'ici peu de ce sale boulot. Que me veut donc notre grand stratège ?
- Vous confier une mission spéciale. La guerre est finie pour vous. Si j'ai bien compris, vous quitterez Berlin aujourd'hui même.
- Quitter Berlin, en voilà une nouvelle, et pour aller où ?
- Le Führer vous expliquera tout cela. Mais laissez-moi vous mettre en garde Meyer, vous avez intérêt à fermer votre grande gueule, Hitler n'a pas beaucoup le sens de l'humour, surtout par les temps qui courent.
- Je tâcherai de m'en souvenir général. Dites-moi, faites-vous partie du voyage ?
- Pas cette fois, je dois assurer la défense du bunker, c'est donc ici que nos chemins se séparent. Cela dit, avant de partir, vous passerez à mon bureau, car j'aurai un ordre

particulier à vous transmettre. Disons plutôt un service à vous demander.

- Ce sera fait, vous pouvez compter sur moi.

[www.verbe-en-liberte.fr](http://www.verbe-en-liberte.fr)